

La mosaïque historique germano-québécoise

Manuel Meune

Numéro 109, printemps 2012

L'héritage germanique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Meune, M. (2012). La mosaïque historique germano-québécoise. *Cap-aux-Diamants*, (109), 4-8.

LA MOSAÏQUE HISTORIQUE GERMANO-QUÉBÉCOISE

par Manuel Meune

Depuis les années 1980, on a vu s'élaborer un récit collectif germano-canadien sous l'impulsion de personnes férues d'histoire, de leaders associatifs d'origine allemande ou d'organes de presse comme le *Kanada Kurier*. Il s'agissait, pour ceux qui font valoir l'idée d'un groupe germano-canadien distinct, de rappeler que les germanophones, troisième groupe en termes d'origine ethnique, avaient eux aussi forgé le Canada, et d'alimenter une mythologie fondatrice susceptible de renforcer la cohésion identitaire. Dans ce processus venu d'Ontario et des Prairies, on s'est peu penché sur l'identité des quelque 100 000 Allemands du Québec, en 2006 (Statistique Canada). Or, quoique peu visibles parce qu'intégrés économiquement, ces derniers constituent une mosaïque historique et identitaire singulière.

PIONNIERS ET MILITAIRES : LA PREMIÈRE VAGUE

La présence du premier colon allemand est attestée par un document de 1664 mentionnant que Jean Bernard (Hans Bernhard, originaire d'Erfurt en Thuringe) a acheté deux arpents de terre face à l'île d'Orléans. Viennent ensuite une « fille du Roi » arrivée en 1673 (Tougas 2003), puis une dizaine de familles de paysans ou de commerçants originaires d'Allemagne, de Suisse et d'Alsace, souvent protestants. Après 1685, seuls les catholiques peuvent s'installer en Nouvelle-France, mais plusieurs milliers de Québécois pourraient se réclamer aujourd'hui de leur ancêtre Hans Daigle, luthérien autrichien installé en 1674 à Charlesbourg (Debor 1964).



Simon Verelst (1644-1721). Portrait du prince Rupert du Rhin (1619-1682). Il fut le premier gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, en 1670. (http://en.wikipedia.org/wiki/File:Prince_Rupert-Simon_Verelst.jpg)

Lors de la bataille pour le contrôle de l'Amérique du Nord, Français et Britanniques recourent à des germanophones, mais le principal apport provient des mercenaires (ou auxiliaires) originaires de diverses principautés allemandes et recrutés par les Britanniques pour tenter d'étouffer la rébellion des colonies américaines. Après l'indépendance effective des États-Unis, en 1783,

quelques centaines d'entre eux s'installent dans la vallée du Saint-Laurent, souvent en milieu francophone (les Bauer deviendront Payeur). Quelques-uns jouent un rôle essentiel dans l'essor de la médecine ou de certains métiers artisanaux au Canada (Wilhelmy 1997). Au XIX^e siècle, des agriculteurs s'installent en Outaouais et des artisans ou des commerçants à Montréal. La fondation

de la Société allemande de Montréal (Deutsche Gesellschaft zu Montreal), en 1835, marque l'enracinement d'une communauté qui, malgré les tensions liées aux rébellions de 1837-1838, connaît un rapide essor (Gürttler 1985). En 1850, sur 50 000 habitants, Montréal en compte 300 d'origine allemande, d'autant plus visibles que beaucoup sont aubergistes ou bouchers. Certains seront députés ou juges, et Jonathan Saxton Campbell Wurtele sera même nommé trésorier provincial à Québec, en 1882 (Debor 1964).

LES « SOUABES DU DANUBE » ET L'ANCIEN QUARTIER ALLEMAND DE MONTRÉAL

Au XX^e siècle, les germanophones s'installent surtout en Ontario puis dans les Prairies, mais Montréal continue d'en accueillir. Lorsque s'estompent les discriminations antiallemandes liées à la Première Guerre mondiale, l'immigration germanophone, en particulier en provenance de l'est de l'Europe, reprend. En 1931, les « Souabes du Danube », originaires d'enclaves germanophones de Roumanie ou de Yougoslavie (et dont les ancêtres venaient d'Allemagne, mais pas forcément de Souabe), représentent un tiers des Allemands du Québec. Souvent catholiques, ils forment aujourd'hui encore une sous-communauté originale, marquée par une mémoire spécifique et par des rapports parfois distants avec les Allemands originaires d'Allemagne. Par l'ancienneté de leur ancrage montréalais, et contrairement aux immigrants des années 1950 et 1960, ils conservent le souvenir de l'ancien quartier allemand – dont les seules traces sont actuellement les églises Saint-Boniface (catholique) et Saint-Jean (protestante), puisque l'ascension sociale a entraîné le départ des paroissiens vers la périphérie. Certains évoquent encore le boulevard Saint-Laurent des années 1930, en particulier la coexistence avec les Juifs yiddishophones pendant la grande dépression.



Cornelius Krieghoff est né le 18 juin 1815, à Amsterdam. Lui et sa famille déménagent en Allemagne, en 1819, d'abord à Dusseldorf puis à Mainbourg. À seize ans, il est envoyé à Schweinfurt en Bavière pour étudier la peinture. Plus tard, il aura comme professeur Wilhelm von Schadow. (Photographie Jules-Isaïe Livernois. Québec, vers 1870. Collection privée).

PENDANT ET APRÈS LE NAZISME : LE CHOC DES MÉMOIRES MIGRATOIRES

À la fin des années 1930, le gouvernement canadien est resté sourd aux appels des Juifs allemands cherchant à émigrer au Canada (Abella/Troper 1983), mais certains y sont arrivés par la Grande-Bretagne, où ils avaient fui pour échapper au nazisme. Winston Churchill choisit en effet d'envoyer au Canada plus de 2 000 Allemands (réfugiés politiques, mais aussi prisonniers nazis), par crainte de difficultés en cas d'invasion allemande. Arrivés en 1940, ces Allemands sont internés dans des

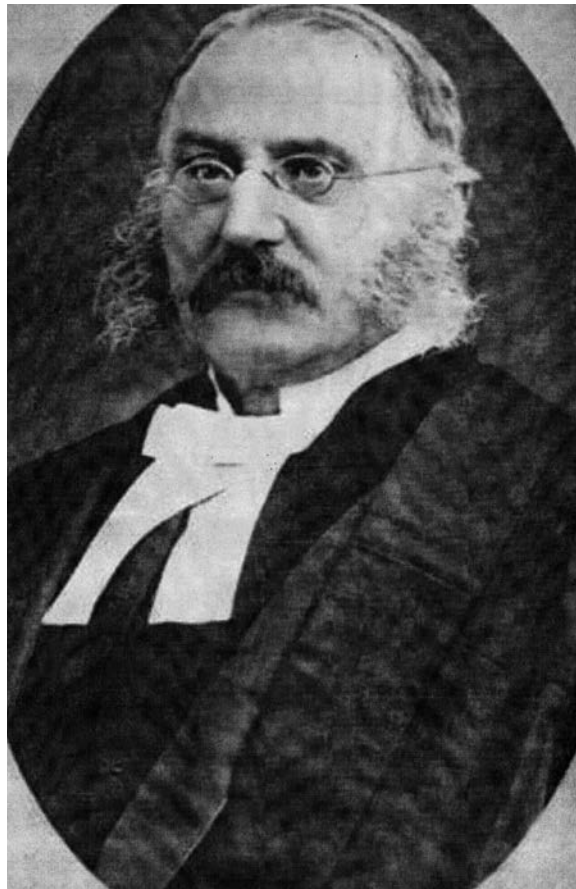
camps, surtout au Québec (Farnham, île aux Noix, Sherbrooke, Trois-Rivières, île Sainte-Hélène), jusqu'à ce que les autorités canadiennes, s'étonnant des disputes entre détenus, séparent nazis et antinazis et relâchent ces derniers (Koch 1980, Bernard/Bergeron 1995). Souvent très qualifiés professionnellement, ceux qu'on appelle parfois les *camp boys* trouvent vite un emploi comme universitaires, artistes ou médecins. Après la guerre, les Juifs allemands, très minoritaires à l'intérieur d'une communauté majoritairement ashkénaze, très liés à la culture allemande (Farges 2008), gardent leurs distances avec les

associations germano-canadiennes, soupçonnées d'abriter trop d'anciens nazis. Leur vision de l'histoire allemande se heurte à la mémoire des migrants économiques des années 1950, marqués quant à eux par le traumatisme de 1945 – qu'ils aient été ou non adversaires du nazisme.

Dans les années 1950, sur un million d'immigrants au Canada, on compte 250 000 germanophones, dont un sur cinq est un réfugié des territoires annexés par la Pologne ou l'Union soviétique, en 1945. La décennie 1960 voit encore 10 000 Allemands par an arriver au Canada; souvent parrainés par des entreprises, ils tendent à délaisser les régions rurales pour les grandes villes. De 5 000 en 1951, la population allemande du grand Montréal passe à 28 000 en 1961. L'immigration allemande au Québec marque ensuite le pas, mais sans disparaître – jusqu'à nos jours.

LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE MONTRÉAL, GARDIENNE DE LA MÉMOIRE

Parmi les associations auxquelles ces strates migratoires ont donné naissance dans la métropole québécoise – mais aussi à Québec et en Estrie –, la Société allemande de Montréal, fondée en 1835, fait office de premier « lobby allemand » au Canada – en particulier par la promotion d'une meilleure prise en charge des immigrants sans ressources (Gürttler 1985). Elle a contribué à la visibilité des Allemands et reste un vecteur de mémoire essentiel. Son cent cinquantième, en 1985, a permis de souligner les origines allemandes du peintre Cornelius Krieghoff, et plus généralement de rappeler l'ancienneté de la contribution germanique à la société québécoise (Lach 1985). Toutefois, les Allemands du Québec furent rarement perçus comme un groupe distinct des autres Germano-Canadiens, et pour



Jonathan Saxton Campbell Würtele (1828-1904). Il est le fils de Jonathan Würtele (1792-1853) et le petit-fils de Josias Wurtele (1760-1831), marchand et seigneur né à Strumpfelbach, en Allemagne, et venu s'installer dans la région de Québec vers 1780. (Archives de la Ville de Montréal).

comprendre leur stratégie mémorielle, il convient d'abord d'évoquer l'historiographie germano-canadienne.

L'ÉMERGENCE D'UNE L'HISTORIOGRAPHIE GERMANO-CANADIENNE

Depuis la fondation du Congrès germano-canadien, en 1984, et dans le sillage de l'officialisation du multiculturalisme, des universitaires d'origine allemande ont eu à cœur de consolider le groupe germano-canadien, estimant parfois que les Allemands (au sens ethnoculturel de « germanophones ») formeraient un troisième peuple fondateur (Bassler 1986). En cela, ils sous-estimaient la dimension politique de tout acte fondateur – puisque faute d'Allemagne unifiée, il ne pouvait y avoir de « Nouvelle-Allema-

gne » comme puissance fondatrice. Cette volonté de forger une conscience collective distincte des historiographies canadienne-anglaise et canadienne-française a parfois eu pour effet de relativiser le poids de la mémoire francophone. Ainsi, Saint-Boniface, au Manitoba, en vertu de l'antériorité de la présence « allemande », apparaît moins comme le cœur francophone de l'ouest d'un pays binational que comme l'héritière d'une colonie fondée (en 1821) par des soldats largement germanophones – suisses –, d'autant que Saint-Boniface est le saint patron des Allemands (Roger 1989). Même éphémère, cette présence germanophone sur la rivière Rouge devient l'emblème du Manitoba germanophone – une province dont la population allemande a beaucoup augmenté au XX^e siècle – ainsi que du Canada multiculturel.

C'est largement par l'hebdomadaire *Kanada Kurier*, principal journal germano-canadien jusqu'à sa disparition en 2006 – signe du vieillissement de la communauté – que certains Alle-

mands du Québec ont assisté à l'émergence d'une historiographie germano-canadienne. Ils ont ainsi vu se dessiner une épopée destinée à consolider leur fierté de Germano-Canadiens. Parmi les événements que souligne le journal, citons l'arrivée en Nouvelle-Écosse du bateau *Ann*, en 1750, duquel débarquent des protestants qui fonderont Lunenburg, sans oublier les Vikings de l'an 1000, faisant voile vers Terre-Neuve avec à leur bord – à en croire les sagas – un certain « Tyrkir l'Allemand ». Dans la galerie de héros germano-canadiens, on trouve le prince Ruprecht van Wittelsboch, duc de Bavière et amiral de la couronne britannique, mais aussi premier gouverneur (1619-1682) de la Compagnie de la baie d'Hudson en 1670, symbole canadien s'il en est. La

construction d'une histoire collective passe également par la délimitation d'un espace imaginaire où la toponymie, support central de l'identité, vient rappeler que les origines du Canada moderne ne sont pas qu'une affaire franco-britannique, qu'il s'agisse de Lunenburg (Nouvelle-Écosse), dont le nom rappelle les liens entre la couronne britannique et certains princes allemands, ou de Berlin (Ontario), devenue Kitchener lors des campagnes antiallemandes, en 1914.

LES STRATÉGIES IDENTITAIRES DES GERMANO-QUÉBÉCOIS

Quels furent les effets de cette démarche mémorielle et historiographique au Québec? Pour la majorité des germanophones auprès desquels nous avons enquêté (Meune 2003), les Germano-Canadiens ne constituent guère un groupe distinct. Interrogés sur ce qu'ils associent à l'histoire germano-canadienne, ils évoquent certes l'illumination du premier sapin de Noël au Canada (à Sorel) par la baronne Riedesel, en 1781. Cet exemple de transfert culturel est présenté comme le symbole de la présence allemande au Québec et au Canada, comme l'adoption réussie, par la société d'accueil, d'une coutume réputée typiquement allemande. Pourtant, dans leur stratégie identitaire, nos informateurs valorisent surtout la participation occasionnelle à quelques manifestations associatives ainsi que le respect de certaines coutumes allemandes. Ils se disent avant tout Allemands ou Canadiens et la référence à une identité germano-canadienne fusionnée semble réservée au discours historiographique.

Cette prudence dans l'affirmation du fait germano-canadien peut aussi être liée à la difficulté d'assumer une histoire allemande marquée par le nazisme et le génocide juif. Si beaucoup n'entendent pas renier leur origine allemande, la citoyenneté canadienne offre une sérénité identitaire plus manifeste. Certains cherchent du reste d'abord à s'intégrer individuellement et refusent

tout attachement exagéré à leur communauté ethnoculturelle d'origine – dénonçant parfois les risques de ghettoïsation qu'induirait une interprétation étroite du multiculturalisme.

Qu'en est-il de l'identification comme Québécois? Les Germano-Québécois sont largement intégrés à la minorité anglo-montréalaise. Bien qu'ils aient accepté les nouvelles règles du jeu linguistique au Québec après 1976, leur assez faible degré d'intériorisation des

codes culturels francophones apparaît calqué sur les réflexes historiques des Anglo-Québécois. Si certains répondants se sentent solidaires d'une affirmation nationale québécoise susceptible de réagir à l'oppression passée, peu souscrivent à l'idée d'indépendance du Québec. Venus d'une Allemagne amputée puis divisée après 1945, beaucoup ne souhaitent guère que les frontières de leur pays d'adoption soient elles aussi modifiées. Par ailleurs, le nationalisme



Immigrants allemands arrivant à Québec, en 1911. (Bibliothèques et Archives Canada, PA 102254).



St. John's Lutheran Church (église luthérienne Saint-Jean) 3594, rue Jeanne-Mance, Montréal. (Archives de l'auteur).

québécois suscite un certain malaise, même si la plupart conviennent qu'il ne ressemble pas à l'ultranationalisme dans l'Allemagne des années 1930.

La mémoire germano-québécoise, expérience en cours, a cependant aussi été forgée par des germanophones qui s'identifient au Québec francophone, en particulier certains intellectuels : l'essayiste Heinz Weinmann a écrit sur la littérature et le cinéma québécois en témoignant d'une connaissance intime du Québec – mêlée d'une sensibilité marquée par le caractère tragique de l'histoire allemande du XX^e siècle (Weinmann 1987, 1990); le théologien Gregory Baum, opposant au nazisme arrivé au Québec – et interné – pendant la Seconde Guerre mondiale, s'est nourri de son histoire complexe pour jeter des ponts vers la gauche québécoise souverainiste (Baum 1998); et Lothar Baier a lui aussi analysé sa société d'accueil par le prisme de son expérience et de sa mémoire d'Allemand (Baier 1995). Quant aux descendants – le plus souvent francophones – des « mercenaires allemands » que nous avons interrogés, et qui constituent un élément important de la mosaïque germano-

québécoise, ils ne se considèrent généralement pas comme Allemands, mais comme Canadiens et/ou Québécois. Néanmoins, ils soulignent, surtout si leur nom est à consonance « exotique », que leur construction identitaire individuelle a pu être malaisée et qu'ils ont été amenés à réfléchir à la stéréotypisation des Allemands dans les médias. Il convient, pour conclure, d'admettre que malgré quelques velléités, on n'a pas assisté à l'émergence d'une historiographie germano-québécoise qui se distinguerait véritablement du discours germano-canadien – lui-même peu visible dans la sphère publique et dans la recherche en sciences humaines au Canada. Il reste que les Germano-Québécois, par leurs parcours migratoires très variés, par leurs spécificités religieuses, géographiques ou politiques, par les époques contrastées qu'ils incarnent, constituent une mosaïque historique aussi ancienne qu'originale – et indéniablement plus complexe que le soupçonner sans doute bien des Québécois d'autres origines. ■

Manuel Meune est professeur à l'Université de Montréal.

Pour en savoir plus :

Irving Abella, Harold Troper, « *The German-Jewish Intellectual and Canadian Immigration* », dans Michael Batts/Karin Gürttler (dir.), *Symposium Deutschkanadische Studien, Annalen 4*, Vancouver, CAUTG, 1983.

Lothar Baier. *À la croisée des langues : du métissage culturel d'est en ouest*. Arles, Actes Sud, 1997.

Gerhard Bassler, « *Problems and Perspectives in German-Canadian Historiography* », dans Karin Gürttler/Friedhelm Lach (dir.), *Symposium Deutschkanadische Studien, Annalen 5*, Montréal, Université de Montréal, 1986.

Gregory Baum. *Le nationalisme : perspectives éthiques et religieuses*. Montréal, Bellarmin, 1998.

Yves Bernard, Caroline Bergeron. *Trop loin de Berlin : des prisonniers allemands au Canada (1939-1946)*. Québec, Les éditions du Septentrion, 1995.

Herbert Debor. *Die Deutschen in der Provinz Quebec*. Montréal, 1964.

Patrick Farges. *Le trait d'union ou l'intégration sans l'oubli. Itinéraires d'exilés germanophones au Canada après 1933*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008.

Karin Gürttler. *Geschichte der Deutschen Gesellschaft zu Montreal*. Montréal, Deutsche Gesellschaft zu Montreal, 1985.

Koch, Eric, *Deemed Suspects: a Wartime Blunder*, Agincourt, Methuen, 1980.

Friedhelm Lach. *Notre héritage allemand - German-Canadian Artists in Québec - Deutschkanadische Kunst in Québec*. Montréal, Deutsche Gesellschaft zu Montreal, 1985.

Manuel Meune. *Les Allemands du Québec : parcours et discours d'une communauté méconnue*. Montréal, Méridien, 2003.

Dieter Roger, « *Deutschkanadische Beiträge zu Manitobas Geschichte* », *Kanada Kurier*, août (édition du centenaire), 52, 1989.

Rémi Tougas. *L'Allemande : la scandaleuse histoire d'une fille du roi*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2003.

Heinz Weinmann. *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1987.

Heinz Weinmann. *Cinéma de l'imaginaire québécois, de La petite Aurore à Jésus de Montréal*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990.

Jean-Pierre Wilhelmy. *Les mercenaires allemands au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 1997.